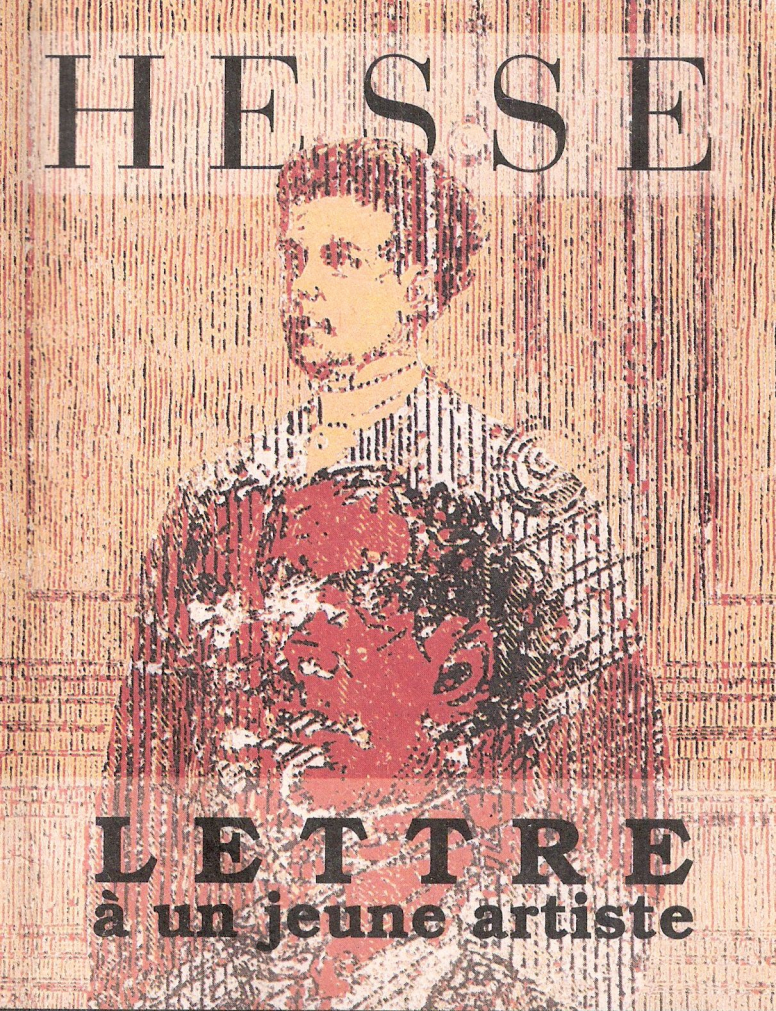
HESSE



LETTRE
à un jeune artiste

• MILLE • ET • UNE • NUITS •
Texte intégral

HESSE

Lettre à un jeune artiste

Traduit de l'allemand par
Edmond Beaujon

Avec une postface de
Lionel Richard

Illustrations
de Laurent Parienty

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

HESSE
n° 35

Texte intégral.
Titre original : *Brief an einen jungen Künstler.*

Lettre extraite de *Ausgewählte Briefe*
© *Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main*, 1951, 1959, 1964.
© Calmann-Lévy, *Lettres (1900-1962)*, 1981, pour la traduction française
© Éditions Mille et une nuits, mai 1994
pour la postface et les illustrations.
ISBN : 2-910233-35-9

Sommaire

Herman Hesse
Lettre à un jeune artiste
page 7

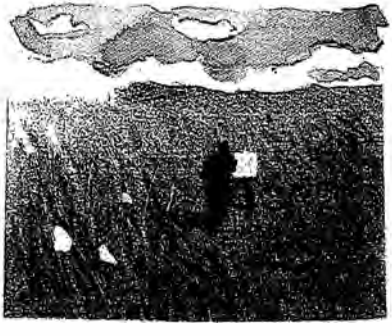
Lionel Richard
La clé du bonheur n'est qu'en soi-même
page 23

Vie de Herman Hesse
page 35

Repères bibliographiques
page 47

HESSE

Lettre à un jeune artiste



Lettre à un jeune artiste

À un jeune artiste

5 janvier 1949

Cher J. K.,

Merci pour ton message de Nouvel An. Il est triste et déprimé et je ne comprends cela que trop bien. Cependant, il y a aussi cette phrase où tu te dis hanté par l'idée qu'un sens et une mission ont été assignés à ta personne et à ta vie et tu souffres de n'avoir pas révélé ce sens ni rempli cette tâche. Voilà qui est encourageant malgré tout, car c'est littéralement vrai et je te prie de te rappeler et de méditer de temps en temps les quelques remarques que je vais faire à ce sujet. Ces réflexions ne sont

pas de moi, elles sont vieilles comme le monde et appartiennent à ce que les hommes ont exprimé de plus positif sur eux-mêmes et sur leur mission.

Ce que tu fais dans la vie, je veux dire non seulement comme artiste, mais aussi en tant qu'homme, époux et père, ami, voisin, etc., tout cela s'apprécie en fonction du « sens » éternel du monde et d'après les critères de la justice éternelle, non par référence à quelque mesure établie, mais en appliquant à tes actes ta propre mesure, unique et personnelle. Quand Dieu te jugera, il ne te demandera pas : « As-tu été un Hodler, un Picasso, un Pestalozzi, un Gotthelf ? » Il te demandera en revanche : « As-tu été et es-tu réellement le J. K. en vue duquel tu as hérité certaines dispositions ? » Questionné de la sorte, aucun homme n'évoquera jamais sans honte et sans effroi son existence et ses errements ; tout au plus pourra-t-il répondre : « Non, je n'ai pas été cet homme, mais je me suis du moins efforcé de le devenir dans la mesure de mes forces. » Et s'il peut le dire sincèrement, il sera alors justifié et sortira vainqueur de l'épreuve.

Si tu es gêné par des images telles que « Dieu » ou « juge éternel », tu peux tranquillement les laisser de côté, car elles importent peu. La seule chose qui compte, c'est le fait que chacun de nous est le dépositaire d'un héritage et le porteur d'une mission ;

chacun de nous a hérité de son père et de sa mère, de ses nombreux ancêtres, de son peuple, de sa langue certaines particularités bonnes ou mauvaises, agréables ou fâcheuses, certains talents et certains défauts, et tout cela mis ensemble fait de nous ce que nous sommes, cette réalité unique dénommée J. K. en ce qui te concerne. Or, cette réalité unique, chacun de nous doit la faire valoir, la vivre jusqu'au bout, la faire parvenir à maturité et finalement la restituer dans un état de perfection plus ou moins avancé. À ce propos, on peut citer des exemples qui laissent une impression ineffaçable et qu'on trouve en abondance dans l'histoire universelle et l'histoire de l'art. Ainsi, comme on le voit dans beaucoup de contes de fées, il y a souvent un personnage qui est l'idiot de la famille, le bon à rien, et il se trouve que c'est à lui qu'incombe le rôle principal et c'est précisément sa fidélité à sa propre nature qui fait paraître médiocres, par comparaison, tous les individus mieux doués que lui et favorisés par le succès.

C'est ainsi qu'au commencement du siècle dernier vivait à Francfort la famille Brentano, riche en individualités supérieurement douées. Sur la vingtaine d'enfants qu'elle comptait alors, deux sont célèbres aujourd'hui encore : les poètes Clemens et Bettina Brentano. Eh bien, ces nombreux frères et

sœurs étaient tous des gens très doués, intéressants, supérieurs à la moyenne, des esprits étincelants, des talents de premier ordre. Seul l'aîné était et demeura simple d'esprit et passa toute sa vie dans la maison paternelle, paisible génie du foyer dont on ne pouvait rien faire ; catholique, il observait tous les devoirs de la piété ; en tant que fils et frère, il se montrait patient et débonnaire et, au milieu de la joyeuse et spirituelle bande de ses frères et sœurs où l'excentricité se donnait souvent libre cours, il devint toujours plus le centre silencieux et calme de la famille, une sorte d'étrange joyau domestique d'où rayonnaient la paix et la bonté. Ses frères et sœurs parlent de ce simple d'esprit, de cet être infantile, avec un respect, une affection qu'ils ne témoignent à personne d'autre. Donc, à lui aussi, à ce bêta, à cet idiot, il avait été donné d'avoir un sens et une charge, et il les avait assumés d'une manière plus complète que tous ses brillants frères et sœurs.

Bref, lorsque quelqu'un éprouve le besoin de justifier sa vie, ce n'est pas le niveau général de son action, considérée d'un point de vue objectif, qui compte, mais bien le fait que sa nature propre, celle qui lui a été donnée, s'exprime aussi sincèrement que possible dans son existence et dans ses activités.

D'innombrables tentations nous détournent continuellement de cette voie ; la plus forte de toutes est celle qui nous fait croire qu'au fond, on pourrait être quelqu'un de tout à fait différent de celui que l'on est en réalité et l'on se met à imiter des modèles et à poursuivre des idéaux qu'on ne peut et ne doit pas égaler ni atteindre. C'est pourquoi la tentation est particulièrement forte pour les personnes supérieurement douées, chez qui elle présente plus de dangers qu'un simple égoïsme avec ses risques vulgaires parce qu'elle a pour elle les apparences de la noblesse d'âme et de la morale.

À un certain moment de sa vie, tout jeune garçon a rêvé de conduire une voiture à cheval ou une locomotive, d'être chasseur ou général et, plus tard, de devenir un Goethe ou un don Juan ; c'est une tendance naturelle, inhérente au développement normal de l'individu et un moyen de faire sa propre éducation : l'imagination, pour ainsi dire en tâtonnant, prend contact avec les possibilités du futur. Mais la vie ne satisfait pas ces désirs et les idéaux de l'enfance et de la jeunesse meurent d'eux-mêmes. Néanmoins, on continue à souhaiter faire des choses pour lesquelles on n'est pas fait et l'on se tracasse pour imposer à sa propre nature des exigences qui la violentent. C'est ainsi que nous agissons tous. Mais en même temps, dans nos moments

de lucidité intérieure, nous sentons toujours davantage qu'il n'existe pas de chemin qui nous conduirait hors de nous-mêmes vers quelque chose d'autre, qu'il nous faut traverser la vie avec les aptitudes et les insuffisances qui nous sont propres et strictement personnelles et il nous arrive alors parfois de faire quelque progrès, de réussir quelque chose dont nous étions jusque-là incapables et, pour un instant, sans hésiter, nous nous approuvons nous-mêmes et nous sommes contents de nous. Bien sûr, ce contentement n'a rien de durable ; cependant, après cela, la part la plus intime de notre moi ne tend à rien d'autre qu'à se sentir croître et mûrir naturellement. C'est à cette seule condition que l'on peut être en harmonie avec le monde et s'il nous est rarement accordé, à nous autres, de connaître cet état, l'expérience qu'on en peut faire sera d'autant plus profonde.

En rappelant la mission confiée à tout individu et qui diffère pour chacun d'eux, je ne dois pas oublier que je ne songe pas du tout à ce que les dilettantes de l'art, jeunes ou vieux, appellent la défense et l'affirmation de leur individualité et de leur originalité. Il va de soi qu'un artiste, lorsqu'il fait de l'art sa profession et sa raison d'être, doit commencer par apprendre tout ce qui peut être appris dans le métier ; il ne doit pas croire qu'il

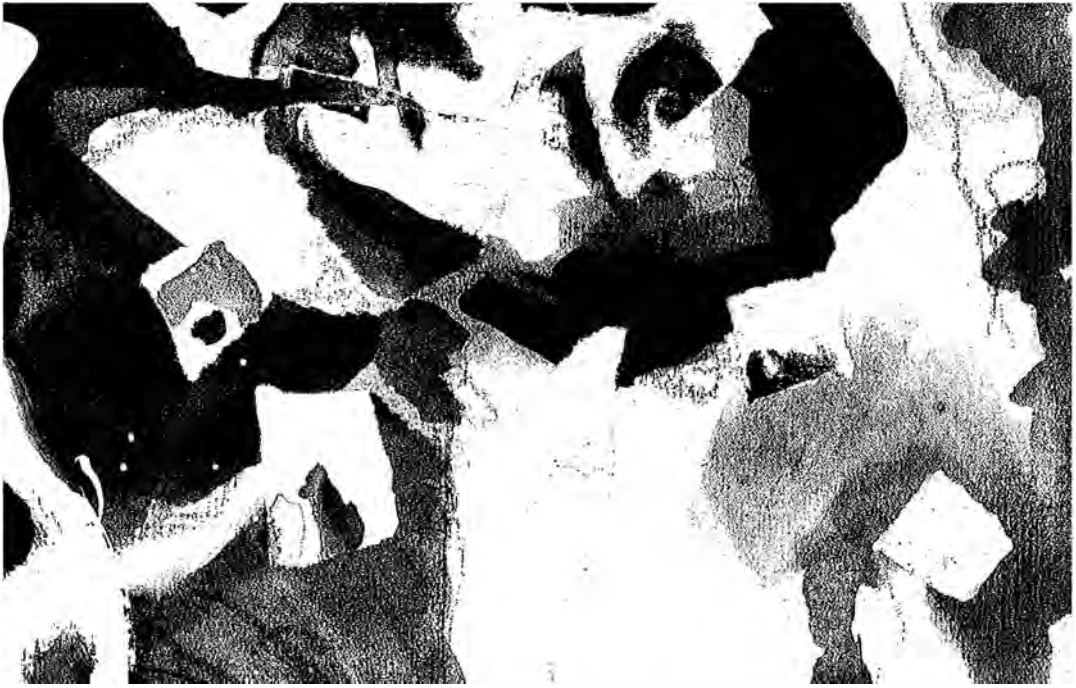
devrait esquiver cet apprentissage à seule fin de ménager son originalité et sa précieuse personnalité. L'artiste qui, dans l'exercice de son art, se dérobe à la nécessité d'apprendre et de peiner durement aura la même attitude dans la vie ; il ne sera équitable ni envers ses amis, ni envers les femmes, ni à l'égard de ses enfants et de la communauté bourgeoise, il sera mis à l'écart avec son originalité intacte et se laissera déchoir sans être utile à personne. Les exemples de ce genre ne manquent pas. L'effort personnel pour assimiler ce qui peut être appris est un devoir aussi élémentaire dans le domaine de l'art que dans celui de la vie courante. Il faut que l'enfant apprenne à manger, à être propre, il faut lui enseigner la lecture et l'écriture. L'étude de tout ce qui est susceptible d'être enseigné ne fait pas obstacle au développement de l'individualité, elle le favorise et l'enrichit, au contraire. J'éprouve quelque honte à écrire noir sur blanc de pareilles évidences mais nous en sommes arrivés à ce point où personne ne semble plus avoir l'instinct d'agir selon des règles naturelles et remplace cet instinct par un culte primitif de l'extraordinaire et du saugrenu. En art, je ne suis nullement ennemi de la nouveauté, au contraire et tu le sais bien, mais dans le domaine moral, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit du comportement de l'homme à l'égard de la tâche

qui lui incombe, les modes et les innovations me sont suspectes et je suis plein de méfiance lorsque j'entends les gens raisonnables parler de nouvelles morales, de nouvelles éthiques, comme on parle de modes ou de styles dans l'art.

On exige encore autre chose de l'homme, dans le monde actuel, et cette exigence est propagée par les partis politiques, les patries ou les professeurs de morale universelle. On exige de l'homme qu'il renonce une fois pour toutes à lui-même et à l'idée qu'à travers lui, quelque chose de personnel et d'unique pourrait être signifié ; on lui fait sentir qu'il doit s'adapter à un type d'humanité normale ou idéale qui sera celle de l'avenir, qu'il doit se transformer en un rouage de la machine, en un moellon de l'édifice parmi des millions d'autres moellons exactement pareils. Je ne voudrais pas me prononcer sur la valeur morale de cette exigence : elle a son côté héroïque et grandiose. Mais je ne crois pas en elle. La mise au pas des individus, même avec les meilleures intentions du monde, va à l'encontre de la nature et ne conduit pas à la paix et à la sérénité, mais au fanatisme et à la guerre. Au fond, il s'agit d'une exigence monastique et elle n'est légitime que lorsqu'on a affaire à des moines, à des hommes qui sont entrés librement dans les ordres. Cependant, je ne crois pas que cette exi-

gence, liée à une mode, pourrait constituer un danger sérieux pour toi.

Je m'aperçois que ma lettre est presque devenue une dissertation. J'en ferai donc tirer des copies et, à l'occasion, je la ferai lire aussi à d'autres personnes. Je pense que tu n'y verras pas d'objection.



La clé du bonheur n'est qu'en soi-même

Toute l'œuvre de Hermann Hesse n'est que la réponse à un mal d'être qui, dans son adolescence, le pousse à des crises de désespoir et qu'il finit par surmonter. Pourquoi va-t-il, à quinze ans, jusqu'à tenter de se suicider ? Par chagrin d'amour, comme beaucoup d'adolescents, mais aussi et surtout par impossibilité de se trouver en harmonie avec le monde.

Comme il l'a expliqué en 1925 dans un court bilan autobiographique, il avait décidé, à treize ans, qu'il serait poète ou rien du tout. Sa conduite devint alors insupportable à son entourage. Il s'enfuit du séminaire de théologie de Maulbronn, où ses parents, dans l'espoir qu'il continuerait une
pasteurs missionnaires, l'avaient placé comme élève.

Ensuite, il fut renvoyé du lycée où il avait été inscrit. Ce qu'il ne voyait pas, a-t-il dit, c'était le « moyen d'accorder la voix de son propre cœur à celle du monde tel qu'il est ».

D'échec en échec, après avoir notamment travaillé dans un atelier de mécanique de sa ville natale, il aboutit à un apprentissage de libraire. Son amour des livres lui donne dès lors la volonté de persévérer dans ce qu'il ressent comme sa vocation. Des pages qu'il ne cesse de noircir depuis des années, dans la solitude, son premier livre sort enfin. Il a vingt-deux ans : « Si impossible que cela eût paru, j'étais devenu un poète, j'avais apparemment triomphé dans ma lutte opiniâtre et prolongée avec le monde. »

Écrire est ainsi pour Hesse le moyen qui lui permet, sous divers masques, d'étaler ses problèmes et de jouer avec. C'est une aventure spirituelle qui lui ouvre la possibilité de les maîtriser. De *Peter Camenzind*, son premier succès en 1904, à *Siddhartha*, au *Loup des steppes* et au *Jeu des perles de verre*, ses romans sont l'expression allégorique et symbolique de son monde intérieur. Il invente des personnages qui ne sont que des projections de lui-même et lui servent d'exutoire pour accepter les oppositions enfermées tout au fond de son être.

Car il est amené à constater, au fur et à mesure qu'il est confronté à des difficultés familiales et d'adapta-

tion sociale, qu'en lui coexistent et se complètent, comme en tout individu et partout dans l'univers, le chaos et l'ordre, la révolte et la sagesse. Le danger est de tomber victime de ces forces hostiles, de s'intégrer à la société dans la perspective la plus conformiste qui soit, et de sacrifier ses propres aspirations aux règles prétendument édictées pour le bonheur de la vie en communauté. Comment y parer ? Non en choisissant la marginalité absolue, mais en préservant sa vie intérieure, en la nourrissant de manière à trouver en soi les ressources d'une régénération. À l'occasion, une existence toute proche de la nature, dans la solitude, peut être, comme dans *Peter Camenzind*, la condition du salut.

Alors que ses détracteurs ont vu en lui un écrivain qui posait au maître à penser, Hesse n'a jamais affirmé que des ambitions beaucoup plus modestes, même s'il donne au genre romanesque des allures d'essai philosophique. En dehors du pouvoir salvateur que représentait pour lui-même la littérature, il voulait inciter ses lecteurs à réfléchir sur les voies susceptibles de garantir, dans une société occidentale de plus en plus étouffante, un salut spirituel à l'individu, et par là même à l'humanité.

De ce point de vue, l'épreuve de la Première Guerre mondiale a été pour lui une étape décisive. De nouveau, il est plongé

Il travaille alors à Berne, au Service d'aide aux prisonniers. Mais, vilipendé par les nationalistes allemands dans la mesure où il s'oppose à « toutes les entreprises de haine », il se replie peu à peu sur lui-même. Le 7 juin 1917, il écrit à Félix Braun, un écrivain autrichien : « La séparation entre le monde extérieur et le monde intérieur m'apparaît encore plus tranchée que par le passé, et ce qui m'intéresse, c'est uniquement le monde intérieur. »

Confronté en outre à la mésentente avec sa femme, en 1919 il choisit de vivre à l'écart, en ermite, dans un village du Tessin. Il est conscient qu'il ne sera jamais qu'un « solitaire » et un « rêveur ». Suivre le troupeau, comme tant d'Allemands pendant la guerre, lui apparaît la raison de la faillite générale où se débat l'Europe des années vingt. L'individu, pense-t-il, ne peut finalement préserver et affirmer sa personnalité qu'en rompant avec les normes établies, en renforçant en lui les éléments qui le poussent à se distinguer d'elles.

C'est pourquoi la formation de la personnalité individuelle devient son interrogation majeure, et le thème autour duquel tournent tous ses écrits. Cette préoccupation apparaît tout particulièrement en 1919 dans *Demian ou Histoire d'une jeunesse*, autobiographie fictive d'un personnage qu'il nomme Emil Sinclair. Il fait dire à celui-ci : « J'ai été un chercheur, et le suis

encore, mais je ne cherche plus dans les astres et dans les livres. Je commence à entendre ce qui bruit dans mon propre sang. » Il prête également à Emil Sinclair ces considérations philosophiques : « La vie de chaque homme est un chemin vers soi-même, l'essai d'un chemin, l'esquisse d'un sentier. Personne n'est jamais parvenu à être entièrement lui-même ; chacun, cependant, tend à le devenir, l'un dans l'obscurité, l'autre dans plus de lumière, chacun comme il peut. »

Le héros de *Siddhartha*, roman qu'il publie en 1922, brise lui aussi avec l'univers spirituel qui lui avait été inculqué en tant que fils de brahmane. Quant à Harry Haller, dans *Le Loup des steppes*, en 1927, il est présenté par celui qui est censé avoir recueilli ses écrits comme un « égaré parmi nous, dans la ville et la vie des troupeaux ». Et Joseph Valet, dans *Le Jeu des perles de verre*, en 1943, se décide à quitter la province de Castalie où il a été élevé à la dignité de « maître », ne se reconnaissant plus dans les valeurs qui l'ont formé.

Partout et toujours, le seul devoir moral, pour l'individu, est d'obéir aux forces intérieures qui l'habitent. Tel est bien encore ce que le vieil homme qu'est devenu Hesse écrit à « un jeune artiste » le 5 janvier 1949, après l'effroyable marche au pas que le pouvoir nazi a entreprise en Allemagne et dans presque toute l'Europe. Inquiet, son correspondant lui demandait

comment trouver la voie qui pouvait être assurément la sienne. Il lui répond qu'il est donné à chacun d'accomplir son propre chemin. Mais il importe aussi à chacun d'être lucide et de ne pas se laisser détourner de ce chemin par des souhaits et désirs qui le dépassent. Voilà qui, toutefois, ne se conçoit pas sans effort, surtout quand on ressent en soi des dispositions d'artiste ! Il faut peiner d'autant plus durement que tout, dans l'Occident mécanisé, invite dorénavant l'individu à renoncer à sa personnalité, à s'adapter à l'uniformisation générale, voire à s'enrôler dans un clan ou dans un autre. Or, parmi les valeurs humaines, la nouveauté pour la nouveauté semble à Hesse d'un intérêt douteux. Le mieux, comme le montre le processus de socialisation de l'enfant, est de suivre les règles de la nature : « La mise au pas des individus, même avec les meilleures intentions du monde, va à l'encontre de la nature et ne conduit pas à la paix et à la sérénité, mais au fanatisme et à la guerre. »

Où est, pour Hesse, la clé du bonheur ? Elle est en soi-même. C'est une idée qu'il explique avec persévérance à partir de 1919 au moins, à partir de l'essai auquel il a donné pour titre *Le Retour de Zarathoustra*. Cette phrase du *Jeu des perles de verre* l'exprime aussi à la perfection : « Il ne te faut pas aspirer à une doctrine parfaite, mais à l'accomplissement de toi-même. » Précepte qui ne signifie pas, loin de là, qu'il

serait permis à chacun de se livrer à tous les excès et débridements possibles : il faut trouver son chemin dans le respect de ce qui est propre à la grandeur de l'Homme par rapport au règne animal, entre les exigences de la Nature et celles de l'Esprit. L'être humain ne saurait se réaliser que dans la conquête d'un équilibre entre ces antagonismes.

LIONEL RICHARD

Vie de Herman Hesse

1877. Naissance de Hermann Hesse le 2 juillet à Calw, petite ville du Wurtemberg, en Forêt-Noire. Il a déjà une sœur, Adèle (1875-1949). Il est le deuxième enfant de Johannes Hesse et de sa femme Marie. Elle-même était la veuve d'un missionnaire anglais, Charles Isenberg, dont elle a deux fils (Theodor, 1866-1941, et Karl, 1869-1937). Pasteur évangéliste et piétiste âgé de trente ans, Johannes Hesse est rattaché à la mission de Bâle. Il est Allemand, originaire d'Estonie. Son père, né en Livonie, avec des ancêtres à Lubeck, vit lui-même toujours en Estonie, où il est médecin. Marie appartient par sa mère à une vieille famille de vignerons calvinistes de la région de Neuchâtel. Mais troisième fille d'un orientaliste renommé,

le missionnaire protestant Hermann Gundert, elle est née en Inde en 1842, à Talatscheri ; la famille est rentrée en Europe en 1845. Johannes Hesse, après avoir effectué un court séjour dans une mission en Inde, travaille alors dans la maison d'édition de son beau-père, à Calw.

1881-1886. Séjour de la famille Hesse à Bâle, où Johannes est chargé d'un enseignement à la mission protestante et de l'édition du magazine de celle-ci : il y publiera notamment une brochure sur Lao Tseu.

1886-1889. Retour de la famille Hesse à Calw. Hermann fréquente le lycée. En 1887, il écrit son premier texte en prose, *Les Deux Frères*. En 1889, il commence ses premières leçons de violon.

1890-1891. Hermann est inscrit comme interne à Göppingen, dans une école préparant l'accès au séminaire.

1891-1892. Hermann est au séminaire de Maulbronn. En mars 1892, il s'enfuit de ce cloître. Il tombe amoureux d'une jeune fille de vingt-deux ans, Kolb. À partir de mai, il est placé dans une institution de Stetten pour épileptiques et malades mentaux. Il tente de se suicider. Finalement, son père décide de l'envoyer à Bâle, chez le pasteur Pfisterer. En novembre 1892, de sa propre initiative, il décide de poursuivre ses études dans un lycée près de Stuttgart, à Cannstadt : c'est là qu'habite Eugénie Kolb.

1892-1893. Élève au collège de Cannstadt, il loge en ville. Il poursuit de ses attentions la belle Eugénie Kolb, mais en vain. Peu à peu, il sombre dans la dépression. À la mort de son grand-père Gundert, il a l'impression d'avoir tout perdu. Il fréquente les auberges et accumule les dettes. En juillet 1893, il réussit néanmoins à son examen. Mais, accablé de maux de tête, il refuse de continuer ses études.

1893-1894. Il commence un apprentissage de libraire à Esslingen, mais il y renonce au bout de trois jours. Son père se sent désarmé devant son comportement. Il le prend temporairement auprès de lui pour l'assister dans la maison d'édition où il travaille.

1894-1895. Romantiquement attiré par le travail des artisans, Hermann choisit de devenir apprenti mécanicien chez Perrot, à Calw, une vieille fabrique d'horloges mécaniques pour clochers.

1895-1898. En septembre 1895, sans respecter son contrat, il quitte subitement la maison Perrot. Il envisage de partir à l'aventure. Mais son père le pousse à chercher du travail. Suite à une annonce qu'il rédige avec lui, Hermann trouve une place d'apprenti libraire, à Tubingen, chez Heckenhauer. Pendant cette période, il lit abondamment.

1898-1899. En 1899, il publie une plaquette de poèmes, *Chants romantiques*. Il a définitivement décidé de son avenir : il sera écrivain. Paraît aussi une

série de neuf études en prose, *Une heure après minuit*. Il s'installe à Bâle, où il travaille dans une librairie.

1900. À l'automne 1900 (datés de 1901), il publie, à compte d'auteur et à peu d'exemplaires, les prétendus *Écrits et poèmes laissés par Hermann Lauscher*.

1901. De mars à mai, voyage en Italie.

1902. Mort de sa mère.

1903. À la fin de janvier 1903, il reçoit une lettre des éditions Samuel Fischer de Berlin, qui, après la lecture des *Écrits et poèmes laissés par Hermann Lauscher*, seraient heureuses de publier l'un de ses livres. En mai 1903, il envoie le manuscrit de *Peter Camenzind*. Il effectue un deuxième voyage en Italie, accompagné de Maria, âgée de trente-neuf ans ; avec sa sœur, elle a ouvert un studio de photographie d'art à Bâle.

1904. Il publie *Peter Camenzind*, dont la première édition est épuisée au bout de quinze jours. Il épouse Maria Bernoulli. Jusqu'en 1912, le couple habite au bord du lac de Constance, à Gaienhofen. Il collabore à de nombreuses revues, dont la fameuse *Neue Rundschau* qui paraît chez Fischer. Autres voyages en Italie. À partir d'octobre, sa femme souffre d'une sciatique.

1905. Publication de *L'Ornière* en feuilleton dans le journal *Neue Zürcher Zeitung*. *Peter Camenzind* est traduit en norvégien et en suédois. En décembre, naissance de son premier fils, Bruno.

1907. Déménagement dans une grande maison confortable, construite à l'orée de Gaienhofen, au lieu-dit Erlenloh.

1908. Parution de *Voisins*, recueil de nouvelles aux éditions Fischer.

1909. Naissance de son deuxième fils, Heiner.

1910. Parution d'un roman, *Gertrude.*

1911. Les relations de Hesse avec sa femme deviennent de plus en plus mauvaises. Il tombe dans un état dépressif. Naissance d'un troisième fils, Martin. Désirant connaître les lieux où sa mère et ses grands-parents maternels ont vécu, il part en Inde avec le peintre Hans Sturzenegger. Mais il ne parvient pas à l'Inde profonde qu'il a rêvé d'atteindre : il ne découvre vraiment que Singapour, Sumatra et Ceylan. Parution du recueil de poèmes *Chemin faisant.*

1912. Il vit à Berne jusqu'en 1919. Avec toute sa famille, il habite la maison auparavant louée à un peintre de ses amis récemment décédé, Albert Welti. Publication de *Détours*, recueil de nouvelles.

1913. Parution de *Retour de l'Inde*, recueil de notes de voyage.

1914. Parution de *Rosshalde*, roman sur le naufrage d'un couple. Le 3 novembre, il rejoint le groupe, très minoritaire, des intellectuels allemands opposés à la guerre : dans le journal *Neue Zürcher Zeitung*, il publie une lettre ouverte intitulée : « Ô mes amis, pas

ces accents-là ! », titre emprunté au mouvement final de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Il noue des relations épistolaires avec Romain Rolland.

1914-1919. Activité à Berne, dans les Services d'aide aux prisonniers allemands. Éditeur de plusieurs publications à l'intention des prisonniers. En 1918-1919, sous l'égide de la légation d'Allemagne à Berne, il anime la Centrale des livres pour les prisonniers de guerre allemands.

1916. Mort de son père. Il est atteint de dépression nerveuse. Séjour en cure à Sonnmatt, près de Lucerne. Il entreprend une psychothérapie avec un disciple de Jung, J.-B. Lang. Publication de *Belle est la jeunesse*.

1919. Il publie *Demian ou Histoire d'une jeunesse* en laissant croire qu'il s'agit de cahiers laissés par un certain Emil Sinclair et qu'il n'en est que l'éditeur. Le prix Fontane est décerné à cet inconnu. Quand la supercherie est éventée, Hesse décide de rendre le prix Fontane qui lui avait été accordé. Il publie aussi, anonymement, *Le Retour de Zarathoustra*, écrit en trois jours et trois nuits. Il se sépare de sa femme : « Nous sommes d'accord, écrit-il à son ami Georg Reinhart, sur la nécessité d'une séparation afin que ma femme s'occupe des enfants et que moi je vive totalement pour mon travail, donc pas auprès de ma famille. » Il s'installe seul à Montagnola, dans le Tessin où,

jusqu'en 1931, il habitera la Casa Camuzzi. Il commence à s'adonner à la peinture.

1920. Parution du *Dernier été de Klingsor.*

1922. Parution de *Siddhartha.* Son divorce avec Maria Bernoulli paraît inéluctable.

1923. Séjours réguliers en cure à Baden, près de Zurich. Son divorce devient effectif à partir du 24 juillet.

1924. Il reprend la nationalité suisse, acquise lors du séjour de son père à Bâle et à laquelle il avait renoncé lors de ses études secondaires en Allemagne. Après avoir beaucoup hésité, il finit par épouser Ruth Wenger, de vingt ans sa cadette.

1925. *Curiste*, récit humoristique d'une cure à Baden, paraît à Berlin. Il accomplit une tournée de lectures en Allemagne (Ulm, Munich, Augsbourg, Nuremberg). Mais il est plongé dans l'inquiétude et la souffrance : Ruth est atteinte d'une grave affection pulmonaire qui la condamne à l'inactivité, et sa première épouse, Maria, connaît des crises de folie furieuse qui rendent impossible la vie des enfants avec elle.

1927. En janvier, Ruth lui écrit qu'elle souhaite divorcer. Publication du *Loup des steppes* et du *Voyage à Nuremberg.* Il reçoit la visite de Ninon Dolbin, historienne d'art, âgée de trente-deux ans, une admiratrice qui lui écrit depuis déjà... dix-huit ans.

1930. Parution de *Narcisse et Goldmund*, qui obtient un grand succès auprès de la critique.

1931. En novembre, il se marie avec Ninon Dolbin. Le couple s'installe dans une nouvelle maison, un peu à l'écart de Montagnola, que l'architecte et mécène H. C. Bodmer a mis à leur disposition. Il commence à travailler au *Jeu des perles de verre*.

1932. Publication du *Voyage en Orient*.

1934. Il adhère à la Société des écrivains suisses, afin de pouvoir venir en aide à ses confrères allemands émigrés, chassés par le nazisme.

1939. La vente des œuvres de Hesse continue en Allemagne, mais leur réimpression est interdite par le pouvoir nazi. Elle le restera jusqu'en 1945.

1942. Les autorités nazies rejettent la publication du *Jeu des perles de verre*, prévue par Peter Suhrkamp à Berlin.

1943. Le *Jeu des perles de verre* paraît dans une maison d'édition suisse. Fin mai, Peter Suhrkamp rend visite à Hesse, à Montagnola.

1944. Peter Suhrkamp est arrêté à Berlin par la Gestapo en avril et déporté au camp de Ravensbrück puis à Sachsenhausen ; il sera libéré en février 1945.

1946. Publication d'un recueil de réflexions sur la guerre et la politique sous le titre *Guerre et Paix*, dédié à Romain Rolland. Ses œuvres commencent à être remises sur le marché en Allemagne. Il reçoit le

prix Nobel de littérature.

1947. L'université de Berne lui décerne le titre de docteur *honoris causa*.

1955. Il reçoit le prix de la Paix des libraires allemands à la Foire du livre de Francfort.

1962. Mort de Hermann Hesse, le 9 août, à Montagnola.

Repères bibliographiques

Ouvrages de Herman Hesse

- *Romans et nouvelles (Peter Camenzind, L'Ornière, Rosshalde, Knulp, Demian, Le Dernier Été de Klingsor, Le Loup des steppes, Une petite ville d'autrefois, Souvenirs d'un Européen)*, Laffont, coll. Bouquins, 1993.
- *Le Jeu des perles de verre*, Calmann-Lévy, 1971.
- *Enfance d'un magicien*, Calmann-Lévy, 1975.
- *Narcisse et Goldmund*, Hachette, Le Livre de poche, 1977.
- *Siddhartha*, Hachette, Le Livre de poche, 1979.
- *Lettres (1900-1962)*, Calmann-Lévy, 1981.
- *La Conversion de Casanova* et *Robert Agion*, édition bilingue, Presses Pocket, 1989.
- *Le Voyage en Orient*, Calmann-Lévy, 1991.
- *Magie du livre*, José Corti, 1994.
- *Poèmes*, José Corti, 1994
- *Le Voyage à Nuremberg*, Calmann-Lévy, 1994.

Études sur Herman Hesse

- BEAUJON (Edmond), *Le métier d'homme et son image mythique chez Hermann Hesse*, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1971.
- CASEBEER (Edwin), *Hermann Hesse. De* Siddhartha *au* Jeu des perles de verre, Buxelles, Mardaga, 1984.
- LEVY (Bertrand), *Hermann Hesse*, José Corti, 1992.
- SENES (Jacqueline et Michel), *Hermann Hesse le Magicien*, Hachette, 1989.
- Numéro spécial de la revue *Sud* consacré à Hermann Hesse, n°82, 1989.
- « Dossier Hermann Hesse », *Magazine littéraire*, n° 318, février 1994.